

JE NE SUIS PAS DE MON QUARTIER

Laurence

raconter la vie

Dans un quartier qui se dégrade.

Tours, février 2015

Mon interlocuteur me confirme au téléphone : « Votre appartement, 3 pièces situé Boulevard Sappia à Nice est vendu. »

Voilà, c'est fini, plus aucun lien entre moi et ce quartier populaire de Nice dans lequel j'ai grandi. Nice Nord, la place du Ray, son supermarché, sa piscine, ses commerces, la vie, et au-delà : la montée vers Las Planas, les blocs d'immeubles, les parkings, la tristesse de ces barres, les loggias pleines d'objets disparates.

Perdre mes attaches ? Mes racines ? Lesquelles ? 20 ans d'une vie à part, à côté, différente. Restent les souvenirs, les émotions, ma sœur, mes parents, mes amis, l'école, le collège, le lycée, le vieux-Nice, le port, la plage de Beaulieu, le jardin Albert 1er, et tant d'autres images, senteurs et lumières.

Le quartier ? Qu'ai-je donc partagé avec ces habitants, ces parkings, ces halls d'entrée ? Rien. Restent la honte, la différence et l'incompréhension.

Bateco, projet immobilier des années 60, symbole de modernité pour les classes moyennes. Mes parents achètent, s'installent, quittent l'exigu logement de fonction du lycée de centre-ville : l'entrée A du Jura, 4 pièces, premier étage, c'est ma vie. Enfants, ma sœur et moi sommes déjà différentes : inscrites à l'école libre par delà le quartier, pas de jeux d'extérieur devant l'entrée de l'immeuble, pas d'amis de nos âges à proximité. Plus tard, le collège, le lycée et les chemins divergent encore un peu : le quartier s'appauvrit, les « classes moyennes » partent vivre ailleurs, de nouveaux habitants s'installent, différents, plus bruyants, moins mobiles : l'univers de vie des enfants est le parking devant l'immeuble, témoin des jeux et des cris, des tours de mobylettes prêtées par les grands frères.

Vers 19 heures, l'atmosphère change, les enfants enfin chez eux, sans doute les parents aussi ; c'est alors le défilé des voitures qui s'arrêtent vitres baissées, moteur allumé, musique lancinante, là, face au hall de l'immeuble. Une autre vie commence sous mes pieds, au rez-de-chaussée : le deal, les bruits et ma peur. Peur de ne pas pouvoir sortir de chez moi, ou rentrer, peur

d'un nouveau dérapage de mon père : il n'aime pas ces nouveaux habitants, insultes, paranoïa, cris dès que les regards se croisent ou s'évitent.

Cette chance que j'ai toujours eue de vivre sans souci matériel, des parents qui travaillent, un père ingénieur : « Alors, pourquoi vivre ici ? Un choix ? Je n'y crois pas. » Je n'imagine pas la volonté de rester, malgré la dégradation, dans ces rues, dans cet immeuble, par attachement au passé, qui n'évoque aucune vie sociale ou amitiés de mes parents. Alors quoi ? Une habitude, défendre son territoire, ne plus penser à vendre, déménager, ne pas voir la souffrance du quotidien, l'isolement, la vie comme une menace, un territoire à défendre, même si l'on doit gâcher tout.

Plus tard je m'en irai, enfin, sans honte.

Voilà 35 ans que ma vie est ailleurs : Paris, Calais, Dunkerque, Tours. Des villes variées, des quartiers riches, pauvres, parfois mélangés. À chaque fois cette chance pour moi, rentrer à la maison, croiser les voisins, sourire, parler, échanger. Ne pas regagner mon logement tête baissée, sans vouloir être vue ou reconnue. Depuis, les maisons respirent la vie : entrée et sortie des enfants, des amis, des copains. Autour de moi, j'entends parfois ces paroles : dégradation de la qualité de vie, les rues moins sûres... Mais qu'est-ce donc ? Je ne relève pas, je ne sais pas la vie des autres, je me souviens, c'est tout. Je pense à celles et ceux, si peu connus, si souvent croisés, à Bateco, Las Planas, et tant d'autres quartiers, « populaires », désertés des soi-disant « gens biens ».

Je rentre chez moi, intérieur douillet et sûr, une insulte à vos vies, à vos bruits, avec peut-être aussi vos envies d'être ailleurs. Ce soir, un seul mot monte en moi : pardon. Pardon pour ma honte d'avoir grandi dans les mêmes lieux, sans rien partager. Pardon d'avoir raté les échanges, les regards, les vies. Pardon de n'être de nulle part : ni riche, ni pauvre, je ne suis pas légitime pour parler de nos lieux. Je vous pardonnerai sans doute aussi votre indifférence : la fille du fou qui vous insulte tous n'a pas de nom ni de visage, juste des yeux baissés.

Tous les carrelages mouchetés me ramènent à l'entrée des halls d'immeubles de Bateco, l'odeur de l'eucalyptus à la colline entre les garages et le parking, les parquets à fines lattes assemblées en carré à la salle à manger des appartements.

Et mon sommeil si lourd fait écran à tous les cris, les bruits de voitures, mobylettes et incendies de cave.